Mercredi 10 février 1992

L'EXPRESS

Neuchâtel

FILMS DU SUD / *Le festival débute aujourd'hui au cinéma Rex*

Avec une invitée surprise

Le Festival des films du sud s'ouvre aujourd'hui en beauté au cinéma Rex. La réalisatrice égyptienne Asmi El Bakra présentera elle-même «Mendiants et orgueilleux», projeté en séance unique d'ouverture, à 20h30.

Le premier long métrage de cette invitée surprise, ancienne assistante du grand Youssef Chahine, a durablement ébloui les animateurs de Passion Cinéma, organisateurs du festival avec l'Association de soutien au centre écologique Albert Schweitzer.

L'action de «Mendiants et orgueilleux» se situe au Caire, en juillet 1945. En manque de haschich, un professeur tue une prostituée pour la dévaliser. Passant en revue la façon dont les clients du bordel où s'est déroulé le drame répondent à l'interrogatoire, la réalisatrice brocarde la «morale» des hommes...

Jusqu'au 18 février, trois films différents seront projetés quotidiennement. De quoi faire souffler des brises chaudes et capiteuses sur les sens des spectateurs. Durant les trois premiers jours du festival, on pourra notamment découvrir le dernier film du Mexicain Paul Leduc, «Latino Bar».

Cette œuvre insolite compense une absence volontaire de dialogues par l'extraordinaire présence à l'écran d'un lieu, Maracaibo, port des Caraïbes. Chaque soir, marins et dockers abrutis par trop de labeur fréquentent un modeste claque à filles. Ampoules de couleur. Photos racornies sur de méchantes palissades entre ciel et eau.

Débarque une filiforme prostituée noire qui attire l'attention d'un soupirant timide, un gosse indien à peine sorti de l'adolescence. Croire à l'amour dans un univers où l'alcool coule plus facilement que les bons sentiments et où chaque geste se négocie? La prostituée voudra rejeter cette chimère, humilier l'amoureux pour mieux l'éloigner. Sans succès...

Il est des films qui s'épuisent à plaire et d'autres qui se font mériter. Leur séduction n'a rien à voir avec la joliesse calculée, mais elle s'exerce durablement. «Latino Bar» est de ceux-là.

«LATINO BAR» — A découvrir durant les trois premiers jours du festival, un film du Mexicain Paul Leduc. E

Pour apprécier le dépaysement du film, il faut accepter son rapport au temps. «Latino Bar» démarre sur des scènes lentes pour mieux imposer son propre rythme, assez envoûtant pour qui s'y laisse embarquer. Leduc prend le risque de faire un petit peu violence au spectateur, afin de l'amener à une qualité de regard et d'écoute optimale.

C'est qu'il n'offre pas du prêt-à-regarder! Leduc est un cinéaste — c'est à dire un résistant — un guerillero un peu fou qui croit pouvoir barrer, le temps d'un film, le flot médiatique insensé qui charrie des images pour mieux noyer du souvenir les précédentes.

On n'est pas ici au royaume des têtes parlantes, des silhouettes plates et scintillantes du petit écran, mais dans une sorte de comédie musicale grave, baignée de sons et de musiques sud-américains. Les corps acquièrent une authentique matérialité. Les regards ont davantage de force. Les sensations deviennent perceptibles. Des plans banals dégagent une beauté incroyable, comme ce juke-box qu'une fillette allume et qui se met à grésiller dans la lumière orangée.

Ce port du bout d'un monde où l'on danse et fornique pour ne pas s'engourdir d'ivresse mortelle n'est pas idéalisé. A l'ombre des cachots, à l'abri des regards, la violence politique réclame à l'aveuglette son lot de victimes. En réaction à une injustice chronique, poisseuse, «Latino Bar» se clôt sur un acte de révolte, spontané et insatisfaisant. Mais personne n'a assigné au cinéma la tâche de résoudre quoi que ce soit.

◇ **Christian Georges**

● **Patronage L'Express**